

continuerait à le faire, tant qu'il vivrait. Il espérait que la prospérité serait le partage de cette Société, ainsi que de toutes les autres. Il avait souscrit pour une dizaine de ces Sociétés, parce que leur prospérité était de la plus grande importance, et qu'elles avaient été, en quelque sorte, le salut du pays. Il avait une famille nombreuse et croissante, mais il ne croyait pas que ses enfants eussent par la suite occasion d'en vouloir à leur père, pour £10 ou £15 qu'il aurait dépensés annuellement en faveur de ces réunions. Il leur recommanderait de nouveau la nécessité de déboursier à propos ; de ne pas regretter une guinée ou deux de plus, employées pour engrais, ou pour l'augmentation du bétail ; que s'ils le faisaient, il était sûr qu'ils diraient de lui ci-après : George Turner avait raison ; il nous a dit la vérité.

EXTRAIT D'UNE ADRESSE DE L'HON. JOSIAH QUINCY,

A UNE ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DE L'ÉTAT DE NEW-YORK.

“ Je ne puis me faire une idée avantageuse de l'homme de travail qui, après sa journée faite, ne pense qu'à manger et à dormir. L'homme qui ne peut trouver quelques moments pour la culture de son esprit est, selon moi, dans une fausse position : il n'améliore pas, comme il le devrait, la situation où il se trouve placé. Je n'exigerais pas qu'il fût fort instruit sur des sujets qui ne peuvent pas lui être utiles ; mais s'il jouit du don inappréciable de la santé, qu'il apprenne à connaître quelque chose de cet instrument merveilleux, son propre corps, afin que si cette harpe à mille cordes vient à déchillir, il puisse avec intelligence remédier au défaut. Qu'il sache quelque chose de la physiologie du monde végétal... qu'il ne jouisse pas des rayons du soleil sans quelque connaissance des lois de la lumière ; qu'il ne voie pas son champ absorbant la rosée, sans savoir qu'elle est adaptée aux fins de la nutrition. Il est au pouvoir de tout homme (qui sait lire) de réserver une partie de son temps à l'étude de ces choses, et il trouvera que chaque addition qu'il fera à son fonds de connaissance rendra ses promenades plus agréables, ses fleurs plus odorantes, tout, en un mot, plus rempli d'intérêt pour lui, et plus significatif.

Mais il y a quelque chose de supérieur au plaisir intellectuel ; et quelle sphère est mieux adaptée au progrès des qualités morales que celle qu'occupe l'agriculteur?... La vie agricole est à peu près exempte de tentations : il n'y a point de risques à courir dans la poursuite de l'agriculture ; point de déception employée pour son progrès, point de secret exigé pour son succès : elle va ouvertement, franchement, et en droite ligne. Elle ne dépend de la faveur, ne compte sur la promesse de personne, excepté de Celui qui a dit : “ Tant que le monde durera, le temps des semailles et des moissons, l'été et l'hiver ne cesseront pas.” En même temps que la vie rurale est

exempte de toute tentation, elle ouvre une ample carrière à l'exercice de tous les devoirs qui éblouissent l'homme, et favorisent sa race. Il n'est pas exigé de tous les hommes d'une génération qu'ils fassent quelque chose de grand pour eux-mêmes ou pour leur pays. Ce sont les petits devoirs, les habitudes journalières qui marquent le caractère. Ce n'était pas les applaudissements de la multitude qui réjouissaient le cœur des anciens patriarches. Comme eux, chaque cultivateur se trouve à la tête d'une famille ; comme eux donc, qu'il l'instruise, la console et la maintienne...

Mais l'exemption des tentations et l'occasion d'exercer les vertus privées ne sont pas les seules facultés qu'offre la vie champêtre pour la formation d'un caractère élevé. Les scènes qui environnent l'homme des champs, la régularité, ou la succession constante du froid et de la chaleur, de l'hiver et de l'été, du temps de semer et du temps de récolter, ne peuvent qu'élever l'esprit observateur vers l'auteur de son être. Son temps n'est pas employé dans un atelier rempli d'ouvriers : l'étendue des champs, la hauteur des montagnes, la limpidité et la rapidité des ruisseaux, répandent autour de lui la santé et le contentement... Nulle part, les sentiments religieux n'ont plus d'empire que parmi les scènes champêtres.

Mais, dira peut-être quelqu'un, sous le faix d'inconvénients ou de contre-temps dont personne ne peut se flatter d'être toujours exempt, “ la vie champêtre peut être poétique, et fort agréable dans les livres ; mais il faut, avant tout, être indépendant, riche, considéré : c'est là le bonheur ; et ce bonheur, un simple cultivateur ne le peut posséder.” Non, s'il est ambitieux, avare et envieux. Un fermier ambitieux, avare et envieux ne peut être heureux sur sa terre ; car c'est une loi de la nature, qu'un esprit, un appétit désordonné rendra partout malheureux ; et l'on ne peut dire de l'agriculture que ce qui a été dit de la sainteté, “ le gain suit le contentement.” La vie agricole est éminemment propre à faire le bonheur de l'homme ; mais pour cela, il faut qu'elle soit exempte d'ambition, d'avarice et d'envie, surtout de ce dernier vice.

Que le cultivateur n'envie pas la richesse du négociant ; elle a été acquise au milieu d'anxiétés qu'il n'a pas connues ; et elle est si précaire, que l'homme qui la possède ne jouit pas d'un moment de paix ou de sécurité parfaite. Tandis que le sommeil du cultivateur a été profond et tranquille, celui du marchand a été troublé par les chances du calcul, l'incertitude des résultats, d'inquiétantes anticipations. La récompense des travaux du laboureur, est assurée ; le marchand sent qu'une heure de plus peut le dépourvoir de ce qu'il possède, le laisser endetté et dans l'indigence, lui et sa famille.

Qu'il n'envie pas le savoir de l'étudiant : la couleur des joues du dernier témoin des veilles par lesquelles ce savoir a été acquis. L'étudiant a été renfermé et privé de la vue des beautés de la nature : il est devenu pâle à la lueur de la